

Le VAISSEAU OUBLIE

Ce conte est dédié à Irene Blondeau

Le froid était là ce matin, sec, l'air transparent ; pas comme à la nuit tombée où la brume avait envahi le port ; temps normal pour un mois de décembre. C'est ce que constata le gardien qui sortit de la capitainerie pour se rendre chez lui et se reposer. Il vit l'alignement des beaux bateaux ; en effet la ville était riche et ici on n'admettait que la marine huppée. Cependant ce qu'il aperçut l'étonna. Entre deux yachts cossus, il y avait un vieux rafiot, en bois avec mâts comme un squelette décharné, et le reste tout ver moulu. Ça alors se dit-il, et je n'est rien vu ni entendu ! Puis il se ravisa : la nuit, la brume, et il lui arrivait de s'assoupir. Il eut la tentation de monter à bord mais se ravisa. Il y avait sans doute du risque sanitaire, des microbes, des rats et peut-être des pirates à l'intérieur...

Il prévint donc son capitaine qui ordonna immédiatement des barrières pour isoler l'intrus. Et arriva promptement une équipe qui comprenait démineur, biologiste pour les prélèvements, médecin, le chef du port et bien sûr une escouade d'hommes en armes qui se trouva face à l'épave grinçante qui ne se manifestait pas autrement. On lança un avertissement en plusieurs langues. Aucune réponse. Alors on hasarda une grande planche pour monter à bord et quelques policiers s'aventurèrent sur le pont prêt à tirer au cas où, ce qui faillit arriva lorsqu'un pandore glissa. On le releva et on le désinfecta promptement. On se ressaisit. Sur le pont, de la mousse, une barre de gouvernail déformée, et toujours au dessus, les lambeaux de voiles des mâts en piteux état. On jeta un œil dans le ventre de l'engin qu'on éclaira avec des projecteurs et on s'y hasarda. Même chose que sur le pont. Du bois ver moulu, et aussi quelques tonneaux vides, des paquets de grosses cordes. Personne, pas même des rats, ce qui simplifiait la désinfection.

On s'étonna d'abord d'une telle apparition puis on se rassura. Navire vétuste abandonné ; d'habitude on coule l'épave mais peut-être n'eut-on pas le courage de saborder un vieux compagnon à qui on laissa « une chance » en l'abandonnant. Sans doute se dit-on cela pour clôturer l'affaire : on était bien occupé par ailleurs. Alors qu'en faire ? Évident pour des hommes de mer : le tirer au large pour le couler.

Le capitaine fit son rapport que l'on transmit à l'administration centrale...si bien qu'au fond d'un bureau on eut une idée qu'on qualifia de « géniale ». En effet pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups ? Précisons que la cité était particulièrement prospère, port commercial actif, notamment trafic d'esclaves qu'on ne voyait pas, boutiques diverses. Occupée par une riche bourgeoisie d'affaire elle se voulait à la pointe du progrès et de la nouveauté, refusant les pauvres qu'elle reléguait dans une lointaine périphérie où ils disparaissaient d'oubli et d'inanition ; on ne s'y chargeait pas d'encombrants vestiges. On emplit ainsi le navire d'un centaine d'irrécupérables, vieux mendians souffreteux, prostituées vieillissantes désormais sans clients, voleurs impénitents et aussi dangereux malfrats. On leur fournit bonne quantité de provisions. On s'extasia de cette grande générosité. N'était-ce pas là donner à ces incapables la chance de commencer une nouvelle vie que la providence ne manquerait pas de leur accorder? Une équipe officielle, maire, présidents d'association et autres potentats, vint saluer sur le quai le rafiot qu'on tira promptement en haute mer.

Soulagé on se félicita et on reprit gaillardement la marche rapide vers la nouveauté et le progrès. Cependant dans les semaines qui suivirent un curieux malade se présenta à l'hospice avec le

trouble suivant. Il avait aperçu une silhouette sortie d'un mur pour disparaître comme elle était venue, celle d'un pauvre vieux qu'il ne reconnut pas mais lorsqu'il en parla au voisinage on lui affirma qu'il s'agissait d'un homme qu'on avait oublié dans sa misérable chambre et qui en était mort il y a des années. Bien sûr les médecins n'en firent pas grand cas ; excès d'alcool, manque de sommeil ou tout simplement ressemblance entre un vivant et un disparu. On consigna cela dans un dossier et on passa à autre chose. Là aussi des problèmes beaucoup plus importants occupaient les équipes sanitaires. Sauf que ce genre de cas se multiplia, avec toujours le même profil. Par exemple le surgissement de la silhouette évanescante d'une mendiane infirme que le témoin ne reconnaît pas mais dont l'entourage affirma qu'il s'agissait d'une pauvre marginale dont on avait pas même mentionnée la disparition et qu'on avait retrouvée noyée dans un petit cours d'eau qui traversait la cité. Bref les exclus disparus qui donnaient mauvaise conscience se manifestaient un peu partout. Certes il n'étaient en aucun cas menaçant et ne faisaient que passer mais le trouble allait grandissant. D'abord il s'agissait de figures désobligeante pour cette ville où le neuf comme l'ordre était loi. Et avec toute la crainte et même la culpabilité qui en résultait. Et aussi que la conscience des citoyens était désormais occupée par des êtres disparus que beaucoup prenaient pour réalité. Ainsi avec les accidents on les citait comme témoins voire même comme cause, ou les véhicules s'arrêtaient inopinément sans parler de la remise en cause des successions chez les notaires où on soupçonnait le retour du défunt. On entendait partout des propos effarés comme une femme criant imprudemment en compagnie de son amant, à propos de son mari : « il ne bougeait plus et tu m'as dit l'avoir jeté à la mer mais je te dit qu'il est revenu, la voisine l'a vu. » Bref au-delà de l'agitation nouvelle et de sa peur, l'engourdissement gagnait la cité.

Les autorités prirent bien entendu le taureau par les cornes et consultèrent médecins, toxicologues à la recherche d'une drogue, d'un ergot de seigle, d'un résidu dans les canalisations, voire d'une menée malveillante ; des psychiatres qui non plus ne trouvèrent d'explications ; et même un philosophe qui parla d'un double de l'Être. Dans cet univers de l'utilité on ne le comprit pas mais le maire qui avait réponse à tout déclara que cette histoire de double était peut-être vrai mais qu'elle ne résolvait pas le problème et qu'il fallait donc l'oublier. Alors on convoqua d'autres figures : des religieux et on invoqua le diable et l'exorcisme fut pratiqué ; divers gurus, sorciers à augure, cartomanciennes et autres voyantes extra-lucide mais rien n'y fit. Les « ombres » du passé surgissaient comme par hasard en divers lieux et pouvaient affecter n'importe quel citoyen. On ne parlait plus que de ça et la négligence du reste était règle. Le chiffre d'affaire des commerces s'effondrait, les rues étaient sales, on ne s'occupait plus des enfants. On fit des campagnes de communication pour affirmer la différence entre les apparitions irréelles et le monde « substantiel », distinction que même les élites peinaient à intégrer. Bref tout la belle rationalité pratique et efficace était abolie.

On semblait s'être soumis à cette fatalité quand une personne en aucun cas reconnue, homme ventru dans la quarantaine, mal rasé, conducteur ouvrier de son état, dit qu'il avait ouï dire d'un sage aux qualités exceptionnelles. D'habitude on aurait pas même ouvert l'oreille à un tel énergumène mais il se trouve que même l'équipe dirigeante de la cité désormais négligente dans sa tenue était tombée dans le discrédit pour son impuissance. Le maire et ses adjoints convoquèrent le quidam qu'on soudoya avec un repas bien arrosé et quelques avantages pour combler ses nombreuses frustrations, et affirmant aussi qu'on veillerait au frais du sage en question. Bref il promit de solliciter son contact. Et après les nombreux détours du bouche à oreille le message arriva dans l'antre de l'être considéré qui fit savoir par le même canal qu'il viendrait sans autre forme de procès.

Au jour désiré les divers notables de la cité se postèrent à la porte principale pour voir arriver sur un âne au poil incertain un vieillard au visage tout ridé, à la barbe mal taillé et à la cape de vieille laine élimée. Il tenait à la main pas même une canne mais un bout de bois récupéré de ci de là pour assister son pas incertain et pire encore n'avait même pas de chaussures. En temps habituel on aurait refoulé impitoyablement un tel bougre mais après un bref mouvement de recul on lui souhaita la bienvenue.

On le conduisit à la plus belle salle de la mairie, richement décorée, pour lui exposer la situation

mais le vieillard répondit par un laconique : « je sais, je sais » ; on lui promit fortune, considération, décosations et quelques belles femmes pour le satisfaire pleinement mais il repoussa l'offre d'un geste de la main aussi dédaigneux que bref. Il ne voulait rien. Comme le soir arrivait il demanda à prendre congé pour se reposer à cause du voyage et de sa vieillesse. Et lorsqu'on l'interrogea sur sa pratique il répliqua d'un laconique et bien ferme: j'agirai demain. On le conduisit donc à sa luxueuse chambre, dotée d' un buffet bien garni et de quelques ravissantes servantes. Il les congédia puis ferma la porte. Les commentaires allaient bon train ; mais qu'allait-il donc faire ? Lever son bâton vers le ciel ou grâce à lui procéder à la brutale chasse des fantômes ; ou bien proférer des formules rituelles ou encore brûler quelque herbes aux pouvoirs extraordinaires...Et qui était-il ? Pour certain un ermite des montagnes, pour d'autres le moine d'un monastère prestigieux, ou encore un vagabond par refus du vulgaire monde matériel. Bref c'était certainement un saint homme, un idéaliste, un grand savant même...et il fallait bien espérer en quelque chose, et le vague de l'affaire poussait à un tel investissement. Les plus prosaïques remarquèrent qu'on ne risquait rien puisqu'il avait refusé toute rémunération.

Alors sitôt le jour levé les grands se précipitèrent à la porte de la chambre où ils frappèrent résolument. Pas de réponse. Ils insistèrent. Rien. Et entrèrent donc : il n'y avait personne. Pas non plus dans les placards. Après une inspection soigneuse ils constatèrent que leur hôte s'était contenté d'une pomme, d'un morceau de pain et de fromage et qu'il avait vraisemblablement dormis sur le tapis de sol puisque le lit moelleux n'avait pas été défait. Mais où était-il donc passé ? Ils ouvrirent la fenêtre et virent la gouttière et le petit balcon juste en dessous. Pas de doute, se dirent-ils : il s'est enfui par là. Et ils entrèrent dans une grande fureur. Le vieillard apparemment si sage et désintéressé les avaient trompé, eux dans la si grande difficulté. Ils n'eurent que cris furieux : le scélérat ! Le salaud ! Car leur dépit était à la mesure de leur espoir trompé, et ils devaient revenir à leur profond dépit, ce qu'ils ne pouvaient admettre. Il fallait donc retrouver le vieux pour l'obliger à accomplir le contrat : chasser les fantômes. Et il ne pouvait être bien loin car pas un ne l'avait vu traverser la cité . De toute façon on n'avait plus aucun jugement sensé. Alors on procéda à l'interrogatoire musclé de la population pour débusquer les derniers récalcitrants à l'ordre établi, et à une fouille minutieuse dans les moindres recoins ; on trouva rats et mulots du fait de la négligence récente et même un squelette dans la profondeur d'une galerie oubliée mais au bout d'une épuisante semaine on constata que le vieillard avait bel et bien disparu. Ô rage ! Ô désespoir ! Le maire s'exclama : mais qu'avait-on fait pour mériter pareil châtiment? Le doute qu'on ne connaissait pas par le passé glorieux était désormais immense. Alors le premier adjoint lança, interrogatif : et les fantômes ? On cria, on gémit de partout : tais-toi ! C'est notre malheur, notre perte. L'édile poursuivit : mais moi, depuis une semaine, je n'en ai vu aucun. Alors, quoi ? Lui répondit-on. Il ajouta : toi, par exemple, quand as-tu vu pour la dernière fois ?

C'est vrai ça, depuis la disparition du vieux plus vu un !

Et toi? Et toi ? Et toi ? Et son index tournoyait de l'un à l'autre et partout fusaienr les réponses : moi non plus ! non ! Non ! moins non plus !

Une dernière question lui vint : qui donc en a vu un depuis une semaine ? Un silence magistrale s'installa. Le dépit les avait aveuglé à ce point qu'il n'avait pas remarqué la disparition de la source de leur malheur. Alors retentit une clamour immense dans toute la cité. Disparus ! Ils avaient tous disparus ! Le vieillard avait dit vrai , et avait emporté les fantômes en s'enfuyant; et ça n'avait pas coûté un sou ou presque. On s'en tirait à bon compte.

Les repères revinrent vite et pour conséquence l'entrain. Comme avant ? Non, Mieux qu'avant. Tant de temps perdu ! Et dans l'esprit de chacun, mettre les bouchées doubles, triples, quadruple.

Tout d'abord pour ressouder la ville une grande fête fut organisée. Spectacles des plus fabuleux, somptueuses agapes et la débauche dépassa tout ce qui avait été réalisé auparavant ; et sous l'aiguillon du grand progrès si cher à tous, frénésie des affaires, avec une accumulation des produits les plus nouveaux et les plus précieux. Et quel en fut le résultat ? D'abord on abandonna les fêtes car on ne put en organiser d'aussi extraordinaires ; et on en perdit le goût de la bonne chair tandis que richesse et profusion poussa au confinement domestique individus et familles. En effet tous les besoins trouvaient débouché dans la sphère intime, alors pourquoi s'agiter au dehors? Bref après l'a

persécution des revenants et le retour de la fièvre des affaires la léthargie s'installa progressivement. Le désir tout simple nécessaire à la bonne sociabilité s'était éteint. Bâtiments comme le reste filait à son dépérissement.

Un jour de la campagne voisine, un paysan vint faire quelque livraison. L'homme de la terre, aussi rusé que robuste remarqua l'apathie généralisé et l'idée lui vînt d'installer un commerce pour écouter les produits de sa ferme, ce qui lui était interdit. Bref il soudoya un citoyen affaibli. Puis fit venir un compère, deux, trois, une famille et ainsi de suite. Il faut dire que les habitants avaient une résistance moindre. Bref ils constituа un groupe soudé d'individus pratiques, industriels et plus encore roués qui fournissaient les autochtones en meubles autant qu'en aliments. Cette nouvelle aristocratie devint si puissante qu'elle finit par gagner la mairie grâce au ramollissement de la population d'origine qui avait délaissée la chose commune. Les envahisseurs adoptèrent avec appétit l'idéologie du nouveau et du progrès. Avec le pouvoir ils reléguèrent les vieilles couches à la périphérie qui se dégradèrent vers leur disparition. Et surtout honteux d'où ils venaient, de ce monde à la fruste vie paysanne, adoptèrent un impératif absolu: tout en oublier. Ils s'enivraient de vêtements de luxe, de riches draperies, se débarrassant progressivement de toutes « leur vieilleries ». Ainsi les gros tonneaux qui avaient contenus le vin et le cidre produit à la force de leurs bras, les rouets qui avaient tissés les draps où ils dormaient comme les robustes vêtements qui les avaient protégés des redoutables hivers, les râteaux et autres fourches qu'ils avaient fabriqués de leurs mains furent impitoyablement jetées à la mer pour des poissons qu'on ignorait absolument. Ah que la vie était magnifique à se pavanner dans les riches demeures et le somptueux hôtel de ville ! Ainsi passèrent les années, avec ses saisons, printemps, été, automne, et surtout hiver si redoutables sauf auprès de l'âtre où crépitaient de grosses bûches. Surtout en ce noël ou après des agapes familiales et de si beaux cadeaux chacun rejoint son lit si douillet. Il faut dire que l'air froid et brumeux y encourageait absolument. Même le veilleur s'assoupit dans la nuit profonde. Si bien qu'il ne vit pas les mats squelettique aux voiles en lambeaux supportées par le rafiot délabré qui entraînait dans le port en toute majesté.